

*échangèrent leurs cartes avant de quitter le casino. Une rencontre fut décidée pour le lendemain matin, à cinq heures. Le lieutenant m'avait prié de lui servir de témoin, et je ne crus pas, étant donné sa volonté formelle de se battre, pouvoir le lui refuser. Son second témoin était le maréchal des logis du Placy, douzième hussard, son cousin. La rencontre eut lieu à l'extrémité nord du champ de manœuvres de Sofia, à l'heure fixée. Le capitaine serbe Georgevitch, après avoir mesuré le terrain et tiré au sort les revolvers d'ordonnance, modèle 92, commanda le feu. Les deux premières balles furent échangées sans résultat, mais à la seconde décharge, à vingt-quatre pas, le lieutenant de Queslain s'affaissa.*

ROGER VERCEL

# Léna





Léna

*À Jean Urvoy.*

© Éditions Albin Michel, 1936

© Les Éditions du Sonneur, 2012 pour la présente édition

ISBN : 978-2-916136-52-3

Dépôt légal : octobre 2012

Conception graphique : Anne Brézès

Relecture typographique : Nathalie Barthès

Les Éditions du Sonneur  
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris  
[www.editionsdusonneur.com](http://www.editionsdusonneur.com)

ROGER VERCEL

# Léna



= 1 =

LE SOUS-LIEUTENANT HERVÉ  
À M. LE GÉNÉRAL COMMANDANT LA 103<sup>e</sup> DIVISION

*OBJET : rapport sur la mort  
du lieutenant de Queslain.*

*Sofia, le 15 mai 1919*

*Mon général,*

*J'ai l'honneur de vous rendre compte des circonstances qui ont précédé et accompagné la mort du lieutenant de Queslain, tué le 15 mai 1919, à cinq heures trente du matin, au cours d'une rencontre avec le capitaine Zarkitch de l'état-major serbe.*

*Le 14 mai, à dix heures du soir, dans les jardins du casino de Sofia, une altercation éclata entre le lieutenant de Queslain et un officier serbe. Ce dernier, sans aucune provocation de la part du lieutenant,*

*le prit au collet en l'injuriant. Les camarades de l'officier serbe séparèrent les adversaires, qui échangèrent leurs cartes avant de quitter le casino.*

*Une rencontre fut décidée pour le lendemain matin, à cinq heures. Le lieutenant m'avait prié de lui servir de témoin, et je ne crus pas, étant donné sa volonté formelle de se battre, pouvoir le lui refuser. Son second témoin était le maréchal des logis du Placy, du 12<sup>e</sup> hussard, son cousin.*

*La rencontre eut lieu à l'extrémité nord du champ de manœuvres de Sofia, à l'heure fixée. Le capitaine serbe Georgevitch, après avoir mesuré le terrain et tiré au sort les revolvers d'ordonnance, modèle 92, commanda le feu. Les deux premières balles furent échangées sans résultat, mais à la seconde décharge, à vingt-quatre pas, le lieutenant de Queslain s'affaissa, une balle dans la région du cœur. La mort fut instantanée.*

*Le maréchal des logis du Placy et moi transportâmes aussitôt le cadavre dans un abri de marqueurs d'où je pus le faire enlever à sept heures trente, par une automobile de l'ambulance divisionnaire.*

*Étant donné l'éclat qu'avait eu, la veille au soir, l'altercation dans les jardins du casino, il n'a pas semblé possible aux témoins d'en déguiser le triste dénouement et de présenter la mort du lieutenant de Queslain comme survenue au cours d'un match*

*de tir. J'avais présenté cette suggestion afin d'éviter le scandale d'un duel entre officiers alliés en territoire occupé. J'ai dû y renoncer devant les objections d'in vraisemblance qui m'ont été faites.*

*Toutefois, dans une intention de pieux hommage à la mémoire de son adversaire, le capitaine Zar-kitch a déclaré vouloir prendre sur lui tous les torts, et quelles que soient les sanctions disciplinaires qui puissent s'en suivre à son égard, il s'est affirmé résolu à se présenter à ses chefs comme coupable de violences dues à l'excitation de l'alcool. Il s'accusera également d'avoir, par faux point d'honneur, refusé de justes excuses.*

*Tels sont, mon général, les faits que j'avais le devoir de porter à votre connaissance.*

Je viens de relire et d'envoyer ces lignes. Maintenant, en règle avec le mensonge officiel, je vais pouvoir me sauver au fond du parc Boris, marcher, essayer d'arrêter la panique de mes pensées, de m'accoutumer à cette souffrance neuve, à ce regret qui me serre la gorge d'avoir, cette nuit, découvert un ami, dont j'ai, ce matin, réglé la mort. Mais surtout, je veux rassembler en hâte toutes les images que j'ai gardées de lui, toutes, même les plus banales, de peur qu'il ne s'en perde ! Car j'en devrai compte à celle qui l'attend et ne retrouvera

de lui que ce que je lui apporterai. Une mission à laquelle je ne puis penser sans trembler !

Iassy... Oui, c'est bien à Iassy que je l'ai vu pour la première fois, dans cette extraordinaire église Golia, toute gonflée de lourdes coupoles. Il y était seul, debout sous le dôme du narthex. Je ne le voyais que de dos, silhouette svelte, immobile, tête levée, le képi le long de la jambe, au bout du bras tombant. Comme j'approchais, il repartit vers la curieuse chaire musulmane de la nef. Au passage, il me jeta un regard distrait, mais il existe pour chacun de nous des visages qui, à la première rencontre, arment l'attention de nos yeux, déclenchent leur mécanisme de photographie, et je n'oubliai plus ces prunelles noires, ce front très haut, légèrement bombé sous le flot de cheveux rejetés en arrière, cette bouche mince et rasée, le creux halé des joues maigres...

Huit jours plus tard, traînant le long du boulevard Ferdinand une sacoche gorgée de livres, de conserves et de chocolat, j'arrivai à la gare où l'on nous embarquait pour Odessa. Un train qui s'avance sur une voie large, plus large que nos voies occidentales, des wagons presque carrés, débordants et plus hauts que tous ceux que nous avons connus. On les sent faits pour les parcours interminables et lents, pour toute la patience des voyages

indéfinis à travers un pays démesuré. Il semble en regardant venir ce convoi sur ces rails, que là où nous allons tout soit grand, les hommes, les terres, les fleuves, les travaux, les dangers, les peines...

Une locomotive cabossée, avec une cheminée en tromblon, s'est arrêtée juste devant moi. Le chauffeur lui bourre la chaudière de rondins pâles, du bouleau, puis de fûts de sapins à écorce rouge. Le mécanicien l'ausculte avec méfiance, en lui assénant de-ci de-là des coups de marteau tout le long du ventre. Tous deux, mécanicien et chauffeur, me paraissent extraordinaires. C'est qu'ils sont blancs, quoique sales : ils chauffent au bois.

– Tu les entends faire tsst, tsst, tsst ? Ça a cours des Balkans aux Carpathes, peut-être plus loin encore, et ça signifie, suivant les circonstances : « Il n'y a rien à espérer... Il ne passera pas la nuit... Ça coûtera très cher... Plus une chambre de libre... » Enfin, tout ce que tu voudras dans les limites du désagréable.

C'est Hédrick, le substitut du conseil de guerre, qui vient de surgir à mes côtés. Hédrick éteint de son mieux, dans les circonstances habituelles de la vie, le regard moqueur qui pétille derrière ses lunettes, un regard mobile dans une figure ronde, rasée, qu'il sait rendre étonnamment fixe et flegmatique. Pourtant sa bouche oscille très vite et tient mal le

sérieux exigé par les plaisanteries anglaises qu'il collectionne. Elle le trahit et se détend dans un sourire rapide. Comme beaucoup de jeunes hommes gais, il conserve peu d'illusions et se montre capable, dans l'occasion, de dépressions terribles. Je sais qu'aujourd'hui, il lutte : il laisse ici une petite amie charmante...

Il écoute la locomotive qui râle avec des renvois inquiétants, et conclut :

– Elle est comme moi, elle digère mal la cuisine locale.

Puis il fait deux pas, montre d'un geste court le train, la voie, l'horizon plat de l'Est qui nous attend :

– Il y a de quoi vous donner l'âme slave !

Je me détourne comme si l'on m'appelait, et j'aperçois à quelques mètres mon visiteur de l'église Golia, le grand lieutenant au teint bistre. Il écoute Hédrick avec intérêt, mais d'un air surpris : toute l'armée est maussade, inquiète. Qu'un officier, qui visiblement n'est pas un imbécile, soit resté capable de plaisanteries, cela force l'estime...

Il se présente : de Queslain. Il arrive de Bucarest où il a été hospitalisé comme paludéen. Il est affecté au bataillon et demande à voyager avec nous. Accordé.

Hédrick, de Queslain et moi, nous nous installons donc dans le même wagon de troisième classe

aux carreaux cassés, dont les essieux vont crier jusqu'à Odessa, accompagnant les huées du vent à travers les planches mal jointes. Notre demeure comporte trois étages : sous le toit, un galetas où l'on grimpe par des échelons de fer ; un entresol que l'on construit en rabattant horizontalement des volets de bois accrochés aux parois du compartiment ; un rez-de-chaussée enfin, où ronfle l'énorme poêle de fonte, un poêle de corps de garde autour duquel on fera cercle. Hédrick revient avec une corvée de rondins empruntés au tender et déclare qu'après cette provision, on alimentera le poêle avec toutes les parties du wagon qui ne sont pas absolument indispensables à sa bonne marche. De Queslain pose déjà le pied sur le premier degré de fer qui mène dans les combles, Hédrick l'arrête :

– Vous, vous n'avez sûrement jamais voyagé dans un chemin de fer russe ! Là-haut, vous cuirez, ici on gèlera ; le bel étage, c'est le plancher volant, l'entresol... Les statistiques prouvent que les poux y sont plus rares qu'en bas, et ce, dans une proportion de trente-deux pour cent et demi.

De Queslain répond :

– Dans ce cas, logiquement, la proportion doit encore diminuer sous le plafond.

Et il monte.

La nuit tombe, tous s'enveloppent dans les couvertures ; on a éteint la bougie plantée dans un goulot de bouteille. Hédrick a dressé son lit Picot près du mien ; un courant d'air nous gèle le dos, mais nos pieds, tournés vers le poêle rouge, brûlent. Hédrick se penche, empoigne un rondin, tamponne vigoureusement le plafond.

– Êtes-vous rissolé à point, là-haut ?

– Je le suis délicieusement, répond une voix calme. Vous ne savez pas ce que vous avez refusé !

Mais cette voix marque une telle volonté d'en rester là qu'Hédrick s'allonge en murmurant :

– Il ne dit que l'essentiel, le voisin du dessus. Il ne m'a pas fait de confidences, et pourtant, je parie ma démobilisation que comme cafard, il me rendrait encore des points !

On se réveille le lendemain, courbatus, glacés par les vents coulis... Le train roule dans l'eau d'un marais, un immense désert d'eau figée, luisante, hérissée de touffes noires de roseaux d'où s'envoient parfois de lourds échassiers qu'un camarade chasseur se désespère de ne pouvoir abattre.

– Et Prout, ma chère ! annonce Hédrick. Nous traversons le Prout ! La vie est ainsi faite.

Fantasque, le train brûle d'importantes stations, mais il s'arrête des heures et des heures dans de

misérables bourgades, où Hédrick assure que le mécanicien a des relations. Nos cris cordiaux ont obligé de Queslain à descendre, à rester avec nous tout le jour. Il est parfaitement aimable, sourit de bonne grâce aux plus mauvaises plaisanteries, mais déjà Hédrick et moi savons qu'il est absent... Poker... Un capitaine ténor chante l'air de Dalila, *Mon cœur s'ouvre à ta voix*, et assure qu'une femme capable de tels accents de tendresse ne peut trahir son amant...

Et la nuit revient avec son pénible sommeil, coupé soudain par un arrêt brutal qui nous jette debout aux portières ouvertes. Sur le ballast, le mécanicien, qui a lâché sa machine et reculé jusqu'à notre wagon, lève un fanal ; la lueur n'éclaire que son visage plat et son bras laineux qui appelle avec de grands gestes d'ivrogne. Il montre, à la tête du train, quelque chose d'assez effrayant : un brasier immense qui rougeoie en pleine voie, une barrière de feu devant laquelle il a stoppé.

Des ombres démesurées, fantastiques, gesticulent devant le bûcher.

– Les bolcheviks !

Toutes les mains étreignent des revolvers... Puis, je me sens saisi à l'épaule et écarté par quelqu'un qui veut passer, qui saute sur la voie, tête nue : je reconnais la silhouette mince et haute de de Ques-

lain. Il s'en va dans la nuit, de son pas long, et devient, lui aussi, une ombre noire sur l'écran de feu rouge. Il marche entre les rails. Quelqu'un dit :

– Mais, il va se faire descendre !

Quand il revient, il est accompagné d'un autre Français, et des plus pacifiques ! Un officier-payeur d'une unité enfouie quelque part dans cette nuit de la steppe, et qui est venu, avec quelques hommes de garde, arrêter ce train où le sous-intendant somnole sur sa sacoche bourrée d'or.

On a rallumé la bougie, et au-dessus d'elle, les deux hommes comptent des pièces. Dans cette atmosphère de cave, au-dessus de la lueur qui monte du sol, sabrant leurs visages d'ombres sautantes, leurs bonnes figures de comptables attentifs en viennent à paraître rapaces et menaçantes. L'or scintille entre leurs doigts, tinte, et ils semblent le compter pour quelque diabolique marché... Les hommes de garde sont venus aux bords du wagon : ils boivent du rhum dont le capitaine de gendarmerie possède une ample provision. L'officier trinque avec nous, puis la nuit les absorbe, et il ne reste d'eux, pendant quelques minutes, qu'un refrain de chanson qui s'éloigne, sifflé par un des hommes. On repart. De Queslain remonte à son échelle. On le laisse aller : le souvenir de son sang-froid et de notre affolement cause à tous un peu de gêne.

Le troisième jour, au matin, le train avait ralenti dans une plaine semée d'isbas.

Des moujiks accouraient, avec des acclamations, bonnets brandis. Hédrick avait pris, pour les saluer, son grand ton oratoire, celui dont au dessert, il récitait le « Discours sur la contribution du quart », un de ses succès :

– Braves cœurs ! Ils savent que nous sommes leurs amis, que nous venons défendre leurs récoltes en herbe contre le bolchevik fourrier de la désolation et de la mort...

De Queslain l'interrompit de sa voix calme :

– Ils viennent ramasser les bûches que leur envoie votre chauffeur. Si ça continue longtemps, nous n'aurons jamais assez de bois pour arriver à Odessa. Il serait peut-être bon de placer un factionnaire sur le tender.

Hédrick penché, qui regardait à son tour, s'exclama :

– Mais... C'est que c'est vrai ! Et allez donc ! Un rondin n'attend pas l'autre ! Le geste auguste du semeur !

Il sauta, courut le long du train, le gagnant facilement de vitesse, le forçant à l'arrêt, en montrant, je crois bien, le bout de son 92. Quand il revint, essoufflé, en injuriant encore le chauffeur, il se planta devant de Queslain :

– Ah ça, dit-il, vous faites preuve d'une perspicacité anormale ! Cette nuit, vous refusez de prendre un trésorier-payeur pour un chef de horde. Ce matin, dans des populations saluant leur délivrance, vous dépistez des types qui se démerdent sur notre combustible ! Vous ne conservez donc aucune illusion généreuse ?

– On ne peut décidément rien vous cacher !

Malgré le ton plaisant, je compris que l'attention que lui marquait Hédrick l'agaçait.

Odessa... Une grande ville bête. Cathédrale, théâtre, Bourse, banques, lazaret, université, le tout presque interchangeable. Dès la descente du train, se pose le problème du logement. Nous avons décidé tous les trois, de Queslain, Hédrick et moi, de chercher ensemble. Hédrick revient, après avoir vainement essayé de trouver les bureaux de la Place :

– J'ai demandé à un péquenot, explique-t-il. Et comme réponse j'ai reçu, à mes pieds, un crachat lourd de toutes les révolutions futures !

Nous finissons pourtant par nous faire délivrer une liste de cantonnements et nous partons à leur découverte. Hédrick proteste contre les avenues énormes, indéfinies, faites pour des ruées de peuples et des tirs de mitrailleuses. De Queslain se tait. La corvée l'ennuie.

Partout où nous sonnons, une pauvre gueule effarée apparaît dans l'entrebâillement de la porte et souffle :

– *Typhous !*

Au bout de cinq ou six « *typhous* », on décide de s'installer, et par force si c'est nécessaire. Point n'est besoin : le maître de la sixième maison largement nous accueille. Petit juif tremblant, éperdu de respect. Il nous montre notre chambre. Un désastre ! Des bouteilles de vodka y roulent sur le plancher, le large lit est maculé de boue, un grand sabre dans un coin, une cantine dans l'autre qui crache des manches vertes.

– Colonel russe... Très méchant ! explique le petit juif. Pas dans son secteur... Vous dormir ici... Chasser lui !

Nous comprenons d'où vient la chaleur de l'accueil et modestement, sur nos lits Picot, nous occupons l'autre chambre.

En pleine nuit, branle-bas ! Le colonel, des pieds et des poings, ébranle la porte de la rue. Nous avons sauté de nos lits où nous dormions habillés, prêts à tout. Nous voici dans le corridor : le petit juif en chemise va ouvrir. Le boyard a failli attendre, et son poing énorme s'abat sur la petite gueule qui crache ses dernières dents. Puis il nous voit : indignation ! Quoi, des officiers français sur des lits

de camp, tandis que ces pourceaux de juifs dorment dans la plume ! Il éructe des menaces, des serments d'amour, des offres de vodka.

– Foutons le camp ! ordonne de Queslain.

– Pourquoi ? proteste Hédrick. Il est rigolo !

Il n'était pas rigolo, mais bien répugnant, ivre, roulant des yeux rouges, la moustache encore tout engluée d'alcool, le geste à la fois incertain et terrible. Il restait debout devant la porte béante, la bouche crevée par un rire qui lui remontait jusque dans le front, et il parlait d'aller chercher des femmes, quand de Queslain brutalement le repoussa pour passer et disparut à grands pas dans la nuit.

Il envoya le lendemain chercher sa cantine par son ordonnance, mais l'homme avait visiblement ordre de ne point dire où logeait son lieutenant. Comme, cinq minutes après son départ, le colonel russe ronflait dans son lit, et nous bientôt dans les nôtres, sa brusque retraite nous avait paru stupide. Je la comprends aujourd'hui, comme le reste...

Je ne le revis plus de quinze jours, quinze jours mornes, inquiets, d'une existence chétive, précaire. Je logeais à l'hôtel du Nord, près de l'Opéra, un hôtel sans lit, sans eau, sans rien ! La popote était installée dans une banque : on nous passait les plats par les guichets dorés de la caisse et du service des titres. Des combats extérieurs nous arrivaient

des échos déformés. On ressemblait à des enfants épiant à une porte derrière laquelle se passent des événements graves qu'ils n'ont pas le droit de connaître. Chacun colportait des lambeaux de renseignements : les Grecs avançaient en Ukraine, Denikine victorieux remontait le Dniestr... L'après-midi, on errait de square en square, ou sur la grande esplanade qui domine le port, et l'on regardait les évolutions de l'escadre, en songeant que d'insaisissables propagandistes venaient chaque nuit inscrire sur les coques des croiseurs, au charbon ou à la craie, des appels à la révolte.

Hédrick ne pouvait, pas plus qu'aucun de nous, rejeter l'anxiété d'être là, mêlée à un début d'aventure qu'on présentait démesurée ! Un jour, il me montra les hauteurs qui s'enfuyaient à l'est, au nord, et me dit :

– Et dire qu'il y a de la Russie comme ça jusqu'au Pôle !

À la première salve de canon, une salve que le vent du nord nous apporta étonnamment distincte, nous nous étions regardés, en silence, atterrés : ça recommençait... Et le plus effrayant, c'est que nous nous en étonnions à peine. Ce grondement dont nos oreilles étaient encore emplies, nous l'attendions inconsciemment ! Il y avait trop d'années que les horizons sonnaient ainsi, et depuis l'armistice,

nous n'avions peut-être jamais regardé une campagne sans nous étonner de la trouver muette.

– De Queslain est dessous, m'annonça tranquillement Hédrick. J'ai su hier à la Place qu'il avait demandé à partir en renfort la semaine dernière. C'est un vicieux !

Puis il parla d'autre chose, des escroqueries qui se multipliaient chez les hommes, et qu'il avait à connaître en tant que substitut au conseil de guerre :

– Ils ont mis parfaitement au point le coup de la Végétaline. Tu sais si les Russes sont friands de graisse ! Alors, sous l'étiquette Végétaline, les poilus leur refilent des boîtes de terre végétale, avec comme prime, sur le dessus, une couche mince, très mince de saindoux.

Lui-même avait découvert un moyen ingénieux d'augmenter son confort, car il logeait chez l'habitant. J'allai l'y voir, une après-midi, et le félicitai de son installation :

– Je l'ai un peu meilleure, m'expliqua-t-il, grâce aux renforts français qui arrivent en masse, par mes soins. Le jour où j'ai annoncé : « J'ai vu débarquer trois mille hommes, cinq cents chevaux, vingt canons », j'ai eu droit à une couverture. Au premier tank, à un traversin. L'arrivée de dix mille nègres imaginaires m'a valu une literie complète ! Je leur remonte le moral parce qu'à toute amélioration

du moral correspond une amélioration de l'ameusement.

Et il me dit aussitôt après :

– Dis donc, à propos de moral, de Queslain est revenu, et cette fois, avec un moral écroulé ! Je l'ai vu ce matin : il n'a eu, paraît-il, qu'à reculer, avec des types qui ne voulaient plus rien savoir de l'heure H. Un furieux ! De deux choses l'une : ou il va me fabriquer du travail en série, des refus d'obéissance en cascade, ou alors il ne décolère pas de n'avoir pu réussir à se faire casser la gueule... Personnellement, je préférerais la seconde hypothèse.

Nous le retrouvâmes le lendemain sur l'esplanade, devant la statue du duc de Richelieu. Il ne fit aucune allusion à ce qu'il avait vu et fait sur ce que l'on continuait d'appeler « le front », car visiblement il se surveillait devant Hédrick. Ce n'était pas de la méfiance, encore bien moins de l'antipathie, mais cette réserve que l'on adopte d'instinct quand on parle devant un auditeur très clairvoyant qui peut entendre plus loin que vos paroles. Par contre, il brossa avec une ironie cruelle le tableau de notre désarroi fanfaron, à nous, les Odessites, de nos incohérences et de nos erreurs :

– Vous croyez à tous les fantoches qu'on vous montre ! Vous portez aux nues des généraux sans troupes, des délégués sans mandat ! Vous prenez

même au sérieux le préfet, un bavard brodé qui ne commande plus qu'à vos plantons... Il n'y a rien, derrière tout ça, rien, du vent !

– C'est le pays qui veut ça, assura Hédrick. Derrière tout, ici, il n'y a rien ! Il n'y a pas de thé dans le thé, pas de tabac dans les cigarettes, pas même de foin – nos chevaux l'ont tout mangé –, pas de femme dans les femmes.

– Ça, répliqua de Queslain brusquement sombre, on ne peut jamais en être sûr !

Hédrick, alerté, ne le quittait pas du regard :

– C'est que vous n'avez pas flirté avec les beautés du cru ! Parlez-leur de leurs yeux, elles vous répondent : « *Pomiestchiks\** » – à vos souhaits ; de leurs lèvres : « Volontaires », mais de Denikine ou de Petlioura. Offrez-leur une union temporaire, elles vous murmurent : « Union des zemstvos » ! Et dire qu'en Roumanie, elles étaient femmes cent pour cent, et que nous n'avons pas baisé la trace de leurs pas. Nous sommes punis : il y a un dieu !

De Queslain, les yeux à terre, les sourcils froncés, l'écoutait avec une irritation qu'il ne cherchait nullement à déguiser :

– Méfiez-vous, dit-il. Dans cette direction-là, vous buterez vite dans l'odieux ! Les femmes russes sont

\* Anciens fonctionnaires tsaristes (NdA).

peut-être excusables de se passionner pour des événements qui leur apporteront demain la misère, la prison ou pire... Vous leur reprochez de préférer la politique à l'amour : leur avez-vous donné le choix, vous qui vous préparez à les lâcher, à vous rembarquer piteusement en les jetant aux pattes sales des bolcheviks ? Ne pas le comprendre, c'est être niais !

– Le terme est peut-être un peu vif, apprécia tranquillement Hédrick, comme s'il se fût agi d'un autre.

– Il est juste, strictement !

Hédrick, très calme, roula les épaules, hocha la tête avec une moue qui signifiait que la chose pouvait se discuter, puis il fit quelques pas jusqu'au bord de l'esplanade, me montra, sur la rade, l'escadre grise qui se renversait sur une mer immobile.

– Toi qui t'y connais en flotte, me dit-il, est-ce un aviso, ça qui fume, ou une goélette ? Moi je n'ai jamais pu distinguer un torpilleur d'un fer à repasser !

Et comme de Queslain, resté en arrière, allumait une cigarette, il murmura :

– Un tant soit peu nerveux, le camarade...

– Tu auras piétiné dans ses plates-bandes. Il doit avoir trouvé ici une belle réactionnaire, supposai-je...

Hédrick m'interrompt :

– Jamais de la vie ! dit-il nettement.

Pendant une semaine, je gardai rigueur à de Queslain de cette algarade. Je ne le revis que la veille de l'évacuation.

Je venais de lire sur les murs le communiqué hypocrite : « Les puissances de l'Entente ont fait savoir qu'il leur serait impossible, ces jours prochains, d'assurer le ravitaillement d'Odessa. C'est pourquoi, afin de diminuer le nombre des bouches à nourrir, il a été décidé d'évacuer la ville. » Bouleversé, j'étais descendu sur le port où refluaient déjà toute la panique. Une ruée d'émigrants hagards y déferlait, chargés de bagages hâtivement ficelés, de ballots d'où tombaient des roubles et des bagues. Des femmes traînaient dans la boue huileuse du quai des manteaux de fourrures princiers, et, fourbues par des kilomètres de fuite, par le poids des lourdes valises qui semblaient liées à leurs mains, elles tombaient au fond des canots, dans les vidures de poissons. D'autres offraient à vil prix des bijoux splendides afin d'acheter des devises étrangères, car des juifs assis en mendiants au coin des rues vendaient du franc et de la livre à des taux de folie. Une foule ivre de peur et de hâte ; des luttes, des écrasements, comme aux embarcations de sauve-

tage, quand le bateau coule ; des appels hurlants d'enfants qui ont perdu leurs parents et que la ruée aveugle piétine ; des visages louches d'espions qui écoutent, coudoient, regardent, parlent enfin, d'heure en heure plus provocants, et sur la jetée, les soldats grecs brisant à coups de hache les moteurs de leurs Ford, de longues files de voitures neuves dont ils jettent à l'eau les débris. Du vin descend à flots dans les caniveaux et rougit l'eau des bassins, parce que l'Intendance grecque éventre ses futailles plutôt que de les abandonner à Grégoriev... Je croise une patrouille polonaise emmenant des agents bolcheviks découverts au fond d'une cale.

Et j'aperçois de Queslain, casqué, jugulaire aux joues, qui, à la tête de ses hommes, baïonnette au canon, défend la passerelle d'embarquement d'un paquebot en partance. La foule l'assiège, des mains brandissent des passeports, des billets de banque. Il contrôle les fiches individuelles où sont inscrits le nom du bateau et l'heure du départ. Je parviens à le joindre :

– Nous n'en sortirons pas, m'assure-t-il tranquillement. Les délégués ouvriers sont venus hier soir demander à d'Anselme de livrer les volontaires, sinon ils déclencheront la révolte. Le général a répondu qu'il déclencherait, lui, le feu de l'escadre : nous serons pris entre les deux, concluez !